

## La logique de l'abyme : ambiguïté et paradoxe, nouvelles perspectives sur l'auto-enchâssement

Dans *Le Récit spéculaire*, Lucien Dällenbach établit trois types principaux de mise en abyme, selon le genre de « réduplication » qu'elle représente : « réduplication simple », « réduplication à l'infini », et « réduplication aporistique<sup>1</sup> ». Cette dernière, que Dällenbach appelle aussi « dédoublement paradoxal », est définie comme l'identité du cadre et du récit enchâssé, un « fragment censé inclure l'œuvre qui l'inclut<sup>2</sup> ». Cet article propose de revisiter l'analyse dällenbachienne de cette structure narrative, en particulier les questions que celle-ci soulève du point de vue de la logique, et de continuer les réflexions dans une nouvelle direction qu'ouvre l'avancée de la logique des dernières décennies.

Dans le chapitre court mais riche intitulé « La logique de l'abyme », le critique se concentre sur deux aspects de la réduplication aporistique : d'une part, l'identité de l'œuvre enchâssée et de l'œuvre enchâssante en tant qu'elle est constitutive de cette structure, et d'autre part, les apories que celle-ci produit. Pour ce qui concerne l'identité, Dällenbach identifie trois manières dont elle peut être postulée dans l'œuvre<sup>3</sup> : « injecter dans la diégèse le titre du livre même (a) ou une expression équivalente (b) ; [...] faire en sorte que le livre soit inclus par une séquence réflexive qui se substitue à lui (c)<sup>4</sup> ». Il donne des exemples pour chaque type dans une note en bas de page : *Don Quichotte*, *Les Faux-Monnayeurs* et *Les Fruits d'Or* appartiendraient au premier groupe, *La Recherche* de Proust et *La Modification* de Butor au deuxième, et *La Prise de Constantinople* de Ricardou et *Tryptique* de Claude Simon au troisième. Il note que les deux premières techniques de « pseudo-identification » évoquées, qui étaient « très en vogue à l'époque symboliste et [sont] aujourd'hui éculé[es] » « assurent la coïncidence de la manière la plus sûre et la plus rapide qui soit<sup>5</sup> ». Il explique ensuite brièvement le résultat, notamment que les apories émanant de l'auto-enchâssement narratif

enfrennent à trois niveaux la loi du *tertium non datur* : au niveau de la causalité, puisqu'un récit auto-enchâssant exploite la récurrence et se donne pour le produit; au niveau de la temporalité, puisqu'il se projette dans l'avenir, comme *Don Quichotte*, alors qu'il est un récit accompli ou en train de voir le jour ; au niveau de la spatialité, puisqu'il se représente comme sa propre partie et se laisse enfermer par ce qu'il contient<sup>6</sup>.

Le problème de l'expression de l'identité des deux œuvres qui assure l'auto-référence est donc étroitement lié à celui de la nature paradoxale de la réduplication aporistique. Si le paradoxe lui-même est une problématique éminemment logique, la question de l'identité telle qu'elle se pose ici se situe au croisement de trois domaines : en dehors de la logique elle-même (comment réconcilier « A = A » et « A ≠ A » ?), elle relève de la métaphysique (que veut dire qu'une chose est la même qu'une « autre », et comment concevoir une telle coïncidence entre identité et distinction ?) et de la sémiotique (comment exprimer une telle identité ? une référence sans ambiguïté est-elle possible dans une langue naturelle, et en particulier dans une fiction littéraire comportant une dimension temporelle, et en tant que discours et en tant

<sup>1</sup> DÄLLENBACH Lucien, *Le Récit spéculaire. Essai sur la mise en abyme*, Paris, Seuil, 1977, p. 51.

<sup>2</sup> *Loc. cit.*

<sup>3</sup> Dans les lignes suivant et précédant cette mention de l'identité, Dällenbach parle d'« identité de principe » et de « pseudo-identification », visiblement en se référant à la même chose mais sans expliquer ces ajouts relativisant l'identification, ce qui serait pertinent du point de vue de l'argument qui sera développé ici à propos de l'ambiguïté.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 146 (c'est l'auteur qui souligne).

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 146-7.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 147.

qu'histoire ?). Avant de procéder à une critique de la *logique* proprement dite de l'abyme proposée par Dällenbach on se heurte ainsi à la question du langage.

### **Logique et littérature, référence et identité : le problème de l'ambiguïté**

La naissance de la logique moderne à la fin du 19<sup>e</sup> siècle est marquée par la *Begriffsschrift* de Gottlob Frege<sup>7</sup>, issue de la reconnaissance du besoin, pour développer une pensée rigoureuse, d'une langue formelle pure et entièrement univoque, libre des ambiguïtés que l'on rencontre dans les langues naturelles. Le langage humain permet notamment qu'un mot, une expression, une structure aient plusieurs sens, souvent même très différents les uns des autres, et encore davantage d'interprétations lorsque des éléments comportant une ambiguïté quelconque se combinent entre eux. Le philosophe Israel Scheffler distingue non moins que cinq types de base de l'ambiguïté sans même dépasser le niveau des syntagmes<sup>8</sup>, tandis que Susanne Winkler souligne l'importance de la source de l'ambiguïté, selon qu'elle est linguistique ou liée au contexte pragmatique de la communication, selon que l'ambiguïté se produit dans le processus de production ou dans la réception, et si elle est délibérée (stratégique) ou non<sup>9</sup>.

Or, si la logique cherche à se débarrasser de toute ambiguïté, la matière première de la littérature est la langue naturelle. Dans le texte littéraire l'ambiguïté peut être considérée comme un moyen d'efficacité de l'expression, justement parce qu'elle permet d'exprimer plusieurs sens en même temps. Comme le note Scheffler, ce qui est une nuisance pour le logicien devient dans les mains d'un poète un instrument de l'expression<sup>10</sup>. Et si l'histoire moderne de la logique est un effort continu pour créer la langue parfaite rêvée, la littérature moderne occidentale se présente comme une exploration du potentiel sémantique de la langue naturelle et de sa capacité à produire des textes et des structures ouverts se prêtant à des interprétations multiples. Le fait que l'exemple le plus ancien cité par Dällenbach parmi les récits auto-enchâssants soit justement *Don Quichotte*, le roman communément considéré comme le seuil de la modernité et dont les ambiguïtés à plusieurs niveaux sont bien connues, est assez éloquent en lui-même. Ses autres exemples sont tirés du romantisme, du modernisme, et du Nouveau Roman – Zola seul fait exception avec *Le Docteur Pascal*, dont le naturalisme proclamé n'affiche sans doute pas une prédilection pour l'ambiguïté, mais qui n'échappera néanmoins pas aux lois de la langue naturelle.

Tout signe dans une langue naturelle, et à plus forte raison dans un texte littéraire, est donc susceptible de comporter une ambiguïté et de se prêter à plus d'une interprétation. Cela vaut également pour toute désignation de l'œuvre dans l'œuvre qui établirait l'identité de l'enchâssé et de l'enchâssant pour produire l'aporie. Parmi les trois procédés identifiés par Dällenbach, il semblerait que la première, l'identité des titres ne puisse vraiment être source d'aucune ambiguïté. Cependant, là non plus on n'a réellement de certitude : dans *Les Faux-Monnayeurs*, par exemple, ce titre apparaît et est même accompagné d'une description de son contenu en train d'être écrit selon la fiction et qui évoque les grandes lignes du récit que nous en tant que lecteurs de Gide trouvons dans ses *Faux-Monnayeurs*. Par contre, le roman dans ce roman est l'œuvre d'un autre auteur, nommé Édouard et possédant dans le monde fictionnel des traits qui, malgré toute leur ressemblance à la figure de Gide lui-même, ne

<sup>7</sup> FREGE Gottlob, *Begriffsschrift, eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens*, Halle, Louis Nebert, 1879.

<sup>8</sup> SCHEFFLER Israel, *Beyond the letter: a philosophical inquiry into ambiguity, vagueness, and metaphor in language*, London, Routledge and Kegan Paul, 1979, p. 11-30.

<sup>9</sup> WINKLER, Susanne, « Exploring Ambiguity and the Ambiguity Model from a Transdisciplinary Perspective », in Susanne WINKLER (dir.), *Ambiguity : language and communication*, New York, De Gruyter, 2015, p. 2-6.

<sup>10</sup> SCHEFFLER, *op. cit.*, p. 7.

permettent pas une identification complète avec lui, même en dehors de la différence de noms<sup>11</sup>. Les deux auteurs sont clairement rapprochés mais leur distinction est également maintenue. Le texte invite donc l'identification des deux figures d'auteur du même geste qu'il la refuse, tout en ouvrant ainsi un champ d'incertitude qui se prête à un jeu d'interprétations. Cette conclusion vaut également pour *Paludes*, qui utilise des stratégies similaires, bien que le livre en cours d'écriture joue un rôle encore plus central dans le récit qui porte le même titre que lui.

D'autre part, dans *Les Fruits d'Or*, par exemple, où l'auteur n'est pas nommé et les informations qu'on a du contenu du livre dont parlent les personnages sont moins précises, on peut se demander si le titre du livre de Nathalie Sarraute fait référence au fait que ce récit tourne entièrement autour d'un livre intitulé *Les Fruits d'Or*, ou bien le livre que nous sommes en train de lire parle de sa propre histoire et le titre qui est souvent mentionné dans le récit fait référence à ce même livre réel. En effet, Gérard Genette nous rappelle qu'il y a un « facteur d'ambiguïté » inscrit dans le titre de certains types d'ouvrages, et notamment de ceux contenant une mise en abyme aporistique : « la présence dans l'œuvre d'une œuvre au second degré à laquelle elle emprunte son titre, en sorte que l'on ne peut dire si celui-ci se réfère thématiquement à la diégèse ou, de façon purement désignative, à l'œuvre en abyme<sup>12</sup> ». Il cite parmi les exemples *Les Faux-Monnayeurs* aussi bien que *Les Fruits d'Or*.

Le « brouillage » de pistes que Dällenbach observe plus tard dans « l'enchaînement logique<sup>13</sup> » de *Projet pour une révolution à New York* est donc automatiquement à l'œuvre dès le titre, et même dans la forme la plus simple de la mise en abyme aporistique. Frege, ce grand ennemi logicien de l'ambiguïté remarque que la « variation de sens » des expressions de la langue naturelle est tolérable dans la mesure où la référence reste inchangée et bien identifiable, bien qu'il soit préférable de l'éviter dans les sciences démonstratives et qu'elle n'a pas de place dans une langue parfaite<sup>14</sup>. Sauf que dans une fiction littéraire, la référence (dans le sens frégéen) ne se distingue pas du sens : le texte lui-même constitue le monde auquel ses termes renvoient et on n'a aucun point de repère extérieur au texte qui permette de vérifier l'identité référentielle de deux noms ou descriptions. Texte et univers fictionnels sont coextensifs dans la mesure où le texte définit ses propres limites et les limites du monde qu'il crée. Par conséquent, si certains termes dans le texte sont ambigus sans que celui-ci les clarifie cette ambiguïté reste constitutive de l'univers fictionnel<sup>15</sup>. Or, la nature de ces limites et la relation entre univers fictif et monde réel seront justement ce que l'autoréférence remet en question – de manière ambiguë et

<sup>11</sup> Dällenbach commente ce roman à la p. 47-48 du *Récit spéculaire*. On peut bien sûr aussi rappeler que les deux œuvres et les deux auteurs sont forcément différents dans la mesure où les uns font partie d'un monde fictionnel tandis que les autres existent (ou ont existé) dans le monde actuel du lecteur. Mais si l'œuvre parvenait à affirmer leur identité de manière convaincante sur tous les points à part le fait qu'ils vivent dans des mondes ontologiquement différents, le doute pourrait être rapporté justement sur cette différence ontologique. On retrouve par là la source de l'angoisse évoquée par Borges à propos de Don Quichotte et citée par DÄLLENBACH, *op. cit.*, p. 218.

<sup>12</sup> GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1987, p. 88.

<sup>13</sup> DÄLLENBACH, *op. cit.*, p. 189.

<sup>14</sup> « Solange nur die Bedeutung dieselbe bleibt, lassen sich diese Schwankungen des Sinnes ertragen, wiewohl auch sie in dem Lehrgebäude einer beweisenden Wissenschaft zu vermeiden sind und in einer vollkommenen Sprache nicht vorkommen dürften. » FREGE, Gottlob, « Über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, n° 100, 1892, p. 42, note 2.

<sup>15</sup> C'est ce type d'ambiguïté que Scheffler appelle « M-ambiguïté », l'ambiguïté de signification, qui caractérise un terme singulier mais persiste dans le contexte et donne lieu à plusieurs sens rivaux. Voir SCHEFFLER, *op. cit.*, p. 17. Scheffler note que c'est l'une des stratégies de base des jeux de mots. Il cite l'exemple de Quine, « Our mothers bore us. », où « bore » peut être lu comme le prétérit de « bear » (porter) en même temps que comme le présent de « bore » (ennuyer), et la syntaxe se prête aux deux lectures (« nos mères nous ont portés » et « nos mères nous ennuyent »).

paradoxale, comme on verra. Il n'est par ailleurs pas innocent que, comme Scheffler le remarque également, l'ambiguïté de signification comporte une menace d'incohérence, puisqu'elle permet de dénoter une chose et de ne pas le dénoter en même temps.

Si la présence de l'autoréférence est une question d'interprétation dans les cas cités dans la mesure où l'identité dépend du sens que le lecteur *choisit* parmi les sens possibles et *proposés* de telle ou telle référence, dans d'autres textes parmi les exemples de Dällenbach l'identité n'est en réalité même pas explicitement proposée comme option. C'est ce qu'une lecture attentive nous amène à constater dans *Don Quichotte* par exemple, où le livre que l'on est en train de lire n'est en fait jamais mentionné par les personnages en tant que produit fini ou en cours d'écriture. Dans la deuxième partie du roman, publié dix ans après la première et relatant des événements qui commencent quelques mois après ceux que l'on trouve à la fin de la première partie, on lit la discussion entre Don Quichotte et Samson Carrasco sur la première partie déjà publiée dans leur monde (aussi) et jouissant d'une grande popularité, et que Carrasco aurait lue<sup>16</sup>. Bien que la rapidité de la publication puisse surprendre et paraître invraisemblable, il ne s'agit certainement pas de paradoxe ou d'impossibilité *logique*. Plus loin, dans le chapitre 59 de la même partie, les protagonistes apprennent l'existence de la fausse seconde partie, publiée – non seulement selon la fiction, mais aussi en réalité, pendant que Cervantès travaillait sur sa suite de l'histoire – par un certain Avellaneda. Ce récit apocryphe fera l'objet de beaucoup de commentaires critiques par la suite de la part des héros aussi bien que de l'auteur et du traducteur fictifs. Ici non plus donc, on n'a affaire à aucune transgression logique ou chronologique. Enfin, à la toute fin de la seconde partie, Don Quichotte redevenu Alonso Quijano dans son lit de mort fait mention d'une « *Segunda parte de las hazañas de don Quijote de la Mancha* » supposée authentique, contenant l'histoire vraie de la suite des aventures de Don Quichotte, et qui serait déjà publiée. Mais là encore, d'une part, ces aventures ont déjà été accomplies et il ne s'agit pas d'impossibilité proprement dite à les voir racontées dans un livre, mais seulement d'une improbabilité. D'autre part, le titre cité ne correspond pas exactement à celui du livre de Cervantès, qui est « *Segunda parte del ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha* ».

En somme, si les nombreuses mentions de récits relatant les aventures de notre héros peuvent tenter le lecteur d'y voir la présence du livre qu'il est en train de lire, l'identification des deux n'a effectivement pas lieu. L'autoréférence qui produirait une boucle est aussi soigneusement évitée qu'elle est approchée de près, de manière à nous faire oublier la distinction pourtant maintenue entre les livres commentés par les personnages et ceux lus par nous les lecteurs dans le monde actuel. Et lorsque ce n'est que l'auteur fictif diégétique Cid Hamete qui commente son récit, comme pourrait le faire tout narrateur ou auteur mis en scène dans le processus d'écriture, il s'agit, certes, de réflexivité, mais non pas de mise en abyme proprement dite<sup>17</sup>.

Si les signes censés assurer l'autoréférence dans les œuvres employant la technique que Dällenbach estimait la plus apte à garantir l'identité du cadre et de l'œuvre enchâssée sont inévitablement minés par l'ambiguïté, l'incertitude vaut d'autant plus pour les deux autres types d'identification. Tandis que leur cas est plus complexe du point de vue des mécanismes sémantiques et interprétatifs en jeu, il est plus simple du point de vue de notre propos : puisqu'une « expression équivalente » ou une « séquence réflexive » est par nature moins

<sup>16</sup> Dällenbach cite cette épisode à la page 115 du *Récit spéculaire*.

<sup>17</sup> Puisqu'il ne s'agit pas d'« enclave », pas de « miroir » qui résumerait l'intégralité de l'œuvre en petit, et l'auteur n'est pas mis en scène mais il partage tout simplement ses réflexions. Sur la nature de l'enclave et la question de savoir si la notion de mise en abyme exige une image de l'intégralité de l'œuvre, voir BAL Mieke, « Mise en abyme et iconicité », *Littérature*, n° 29, 1978, p. 116-128, et RON Moshe, « The restricted abyss : nine problems in the theory of mise en abyme », *Poetics Today*, vol. 8, n° 2, 1987, p. 417-438. Ron tire la conclusion que « some effect of closure and totality must come into play for any impression of mise en abyme » (p. 422-423).

précise et plus allusive, ces deux ne cachent pas le fait qu'elles ne font que suggérer la mise en abyme et que le texte est ouvert à d'autres interprétations. Le riche potentiel sémantique résulte dans leur cas de l'opacité référentielle dont elles se servent pour produire justement cette richesse interprétative. Dans tous les cas possibles mentionnés par Dällenbach on ne trouve ainsi effectivement qu'une semi-identification – ou « pseudo-identification », pour profiter du terme laissé inexplicité dans *Le Récit spéculaire*.

Cependant, le fait même de la présence de ces petites failles et imprécisions dans les analyses de Dällenbach expose l'existence d'un autre paradoxe, au niveau de la lecture, qui se superpose au paradoxe dont l'ombre se dessine dans la réduplication aporistique : malgré la faiblesse de l'expression de l'identité, dès qu'il y a suggestion ou apparence de paradoxe, le lecteur y ajoutera facilement foi. Comme si le paradoxe exerçait une force gravitationnelle qui attire vers lui tout ce qui l'approche. Cet aveuglement que l'on peut constater même chez un théoricien aussi soucieux des subtilités textuelles et narratives que Dällenbach peut avoir deux sources principales. D'une part, Winkler observe que malgré toutes les ambiguïtés que les langues naturelles comportent et dont certaines restent inéliminables en dépit du contexte, la communication fonctionne somme toute très bien<sup>18</sup>, puisqu'on se comprend dans la vie quotidienne. Herbert et Eve Clark avaient déjà observé ce « paradoxe de l'ambiguïté<sup>19</sup> », et le fait que la langue semble posséder des mécanismes pragmatiques qui contrebalancent son ambiguïté naturelle et aident à maintenir l'efficacité de la communication. On reconnaît là la base de la « tolérance » dont parlait Frege. Ainsi le lecteur peut-il ignorer le « bruit » (au sens cybernétique) sans même s'en apercevoir, et se laisser séduire par une lecture plausible au dépens d'autres possibilités qui pourront rester inexplorées.

D'autre part, en exposant la nature ludique et souvent hétérodoxe du récit, le contexte narratif et discursif dans lequel ces pseudo-identifications s'inscrivent favorise la lecture aporistique. La critique ouverte ou implicite des conventions littéraires et sociales telle qu'on la retrouve chez Cervantès, par exemple, en conjonction avec l'extravagance du héros refusant l'idée que la réalité serait à comprendre selon les règles des autres, nourrit l'interprétation qui va radicalement contre les normes de la pensée. En outre, le lecteur moderne friand de jeux narratifs aura aussi une préférence pour la lecture qui pose un défi aux conditions de possibilité du récit, aux limites de la narration et de la fiction, et aux cadres que la culture prescrit aux récits et à leur interprétation.

Néanmoins, l'ambiguïté effective du texte persiste et nulle lecture ne saura se prétendre fidèle aux complexités de ces récits sans tenir compte du double potentiel interprétatif qu'ils possèdent, avec l'identité du cadre et de l'œuvre enchâssée d'un côté, et leur distinction de l'autre. Mais cela implique aussi qu'en fin de compte, la question des apories se pose donc bel et bien dans le cas de ces œuvres faisant (quasi-)référence à elles-mêmes.

### **Impossibilité, aporie et paradoxe : du tiers exclu à la contradiction affranchie**

Abstraction faite de toute ambiguïté donc, interprétative ou autre, le récit entendu en tant que structure qui est à la fois le contenant et le contenu, identique à elle-même tout en se distinguant comme deux entités, semble être une impossibilité non seulement physique, mais logique, puisqu'il implique une contradiction : «  $A = A$  » et «  $A \neq A$  » seraient vrais à la fois. Ainsi Dällenbach peut-il qualifier ce type de mise en abyme de « spécieuse<sup>20</sup> » (p. 52).

<sup>18</sup> WINKLER, *op. cit.*, p. 1.

<sup>19</sup> CLARK Herbert H. et CLARK Eve V., *Psychology and language : an introduction to psycholinguistics*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1977.

<sup>20</sup> DÄLLENBACH, *op. cit.*, p. 52.

L'impossibilité physique d'un contenant qui se contient semble s'imposer comme une évidence. Cependant, ni l'impossibilité logique en général ni le paradoxe en particulier n'équivaut à l'impossibilité physique<sup>21</sup>. Il semble néanmoins tout aussi impossible de saisir une telle structure mentalement, ce qui peut être compris comme une preuve de son impossibilité logique. Mais cette impossibilité cognitive peut être attribuée au fait que pour la saisir, on cherche à l'imaginer en passant par la visualisation de cette structure dans un espace tridimensionnel. Or une telle représentation mentale transfère l'impossibilité physique sur l'objet abstrait – ou plutôt, elle y transfère les limites de notre conception probablement plutôt réductrice de ce qui est le monde physique, gouvernée par ce qui est visible : un espace tridimensionnel ne dépassant guère l'échelle humaine. La physique contemporaine présente une image très différente du monde dans lequel nous vivons – et c'est une image qui reste non moins difficile d'accès cognitif que l'idée d'un contenant qui se contient, une chose qui est à la fois plus petite et plus grande qu'elle-même, et ceci tout en restant le même. Notre perception fortement limitée du monde physique ne devrait donc pas être la mesure de ce qui est physiquement possible, à plus forte raison de ce qui est logiquement possible<sup>22</sup>.

Mais avant d'aller plus loin dans la discussion de cette supposée impossibilité logique, examinons d'un peu plus près le concept central de l'exposition dällenbachienne de la logique de l'abyme, l'aporie. L'ouvrage de référence classique de Lalande attribue deux significations à ce terme : d'une part « Chez Aristote, difficulté à résoudre ; "Mise en présence de deux opinions contraires et également raisonnées, en réponse à une même question" », et d'autre part « Chez les modernes, le mot est pris souvent en un sens plus fort : difficulté logique d'où l'on ne peut sortir ; objection ou problème insolubles<sup>23</sup> ». Derrida reprend et raffine le sens aristotélicien de « ce mot fatigué de philosophie et de logique<sup>24</sup> » et tant que quelque chose qui pose problème<sup>25</sup>. Dällenbach, quant à lui, semble employer le terme dans un sens encore plus précis, celui de « paradoxe logique ». Dans une note en bas de page, il renvoie notamment à un chapitre intitulé « Les antinomies » dans l'ouvrage du logicien E. W. Beth intitulé *Fondements logique des mathématiques* (1950/1955)<sup>26</sup>, tout en identifiant son propre usage du terme d'aporie avec celui de l'« antinomie » chez Beth. Or les antinomies traitées par Beth sont précisément celles que l'on retrouve dans les manuels plus récents sur les paradoxes logiques – tels ceux de Russell, de Cantor, de Burali-Forti etc. –, y compris la distinction entre les « antinomies » logiques et sémantiques. Dans une autre note, Dällenbach fait aussi mention du « paradoxe de Russel » (*sic*)<sup>27</sup>, sans néanmoins reprendre à son compte aucun de ces deux termes mieux établis en logique.

Malgré les variations terminologiques, « aporie », « antinomie » et « paradoxe » comportent la même ambiguïté, entre un sens large suivant l'étymologie, et un sens plus étroit et précis. Etymologiquement, *para-doxa* veut dire « contre l'opinion courante », contre

<sup>21</sup> Pour ne citer qu'un exemple, la négation n'existe pas dans la nature, elle est impossible à représenter dans l'espace ou dans le temps, mais elle n'en est pas moins possible pour la pensée et en logique.

<sup>22</sup> Cette question touche à une autre qui traverse l'histoire de la logique et continue à diviser les logiciens, celle concernant la nature et le rôle de la logique en tant que discipline, à savoir si elle est censée décrire les lois de la pensée comme elles sont, ou bien élaborer les règles de l'argumentation valable de manière prescriptive. John Macnamara propose un bref aperçu de cette histoire dans « Logic and Cognition », in John MACNAMARA et Gonzalo E. REYES (dir.), *The logical foundations of cognition*, 1994, p. 16-17.

<sup>23</sup> « Aporie », in LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Quadrige/PUF, 1988 [1926], p. 69.

<sup>24</sup> DERRIDA Jacques, *Apories*, Paris, Galilée, 1996, p. 32.

<sup>25</sup> Voir en particulier ses réflexions sur Heidegger et Blanchot, sur la mort et sur les limites, dans *Apories* et dans « Ousia et grammè : note sur une note de *Sein und Zeit* », in *Marges de la philosophie*, Paris, Minit, 1972, p. 31-78 et *Parages*, Paris, Galilée, 1986.

<sup>26</sup> Voir DÄLLENBACH, *op. cit.*, p. 147, note 3.

<sup>27</sup> DÄLLENBACH, *op. cit.*, p. 144-145, note 4.

ce que l'on croit vrai. Les paradoxes *logiques* proprement dits – pour lesquels « paradoxe » aussi souvent sert d'abréviation, donnant lieu à la confusion – sont quant à eux des « arguments starting with apparently analytic principles concerning truth, membership, etc., and proceeding via apparently valid reasoning to a conclusion of the form “ $\alpha$  and not- $\alpha$ ”<sup>28</sup> ». Il faut ainsi également distinguer entre les vrais paradoxes logiques et les paralogismes ou sophismes, qui sont de faux arguments basés sur des prémisses fausses ou un raisonnement spécieux. Tandis que ceux-ci et les paradoxes au sens large peuvent être résolus dans le cadre d'une logique bivalente, les paradoxes logiques y résistent. Transgression ou impossibilité réelle ou apparente – telle la métalepse ontologique, souvent conceptualisée en narratologie comme un paradoxe – ne constitue pas une condition suffisante pour produire un paradoxe logique, qui se distingue par la contradiction logique qu'il implique.

L'exemple le plus connu des paradoxes logiques est le paradoxe du menteur, dont la version la plus simple est « Cette phrase est fausse. ». Cette proposition ne peut être vraie que si elle est fausse, et vice versa, elle ne peut être fausse qu'en étant vraie. La logique bivalente, qui postule qu'une proposition peut être vraie ou fausse mais non pas les deux à la fois, interdit une telle contradiction inhérente à une proposition qui se dit fausse. La solution classique à ce genre de proposition est de nier qu'elle ait une signification, puisqu'elle ne réfère à rien d'autre qu'à elle-même. L'autoréférence ne serait qu'un produit secondaire de la flexibilité de la langue hors de son fonctionnement « normal » et logique au sens propre, c'est-à-dire permettant un jugement de valeur<sup>29</sup>.

Les paradoxes qui exploitent cet aspect de la langue naturelle sont aussi appelés paradoxes sémantiques. Comme ils résistent à la formalisation de la logique symbolique, certains logiciens ne les considèrent pas comme faisant partie de la catégorie des paradoxes logiques proprement dits et réservent cette étiquette aux paradoxes ensemblistes, exprimables en termes d'ensembles et d'appartenance<sup>30</sup>. La mise en abyme aporistique relève de ce type dans la mesure où elle affirme qu'un « objet » que l'on peut considérer comme un ensemble – le roman, le récit, le monde fictionnel contenant tous les « objets » textuels et fictifs qui appartiennent à ce monde, et dans certains cas le livre physique qui contient tout cela – contient comme partie (ou « membre ») l'intégralité de ce même ensemble, donc lui-même. Le problème est que ceci implique que cet ensemble est identique à lui-même en même temps que d'être plus petit que lui-même, donc non identique à lui-même. C'est justement pour éviter de telles contradictions désastreuses que Russell et Whitehead, qui cherchent à établir les fondements des mathématiques, postulent dans leur théorie des ensembles que « whatever involves *all* of a collection must not be one of the collection<sup>31</sup> ». Les auteurs appellent les phénomènes ainsi interdits des « illegitimate totalities<sup>32</sup> » – illegitime parce qu'ils produisent des « vicious-circle fallacies<sup>33</sup> ». Accepter la possibilité de tels objets,

<sup>28</sup> PRIEST Graham, *In contradiction. A study of the transconsistent*, 2e éd. revue et augmentée, Oxford, Clarendon Press, 2006, p. 9.

<sup>29</sup> C'est la réaction notamment de Charles Sanders PIERCE, voir GODART-WENDLING, Béatrice, *La Vérité et le menteur. Les paradoxes sui-falsificateurs et la sémantique des langues naturelles*, Paris, Editions du CNRS, 1990, p. 42.

<sup>30</sup> La distinction a été introduite par Giuseppe Peano au début du 20<sup>e</sup> siècle, bien que d'autres, dont Russell et Priest, maintiennent que les deux catégories sont caractérisées par les mêmes mécanismes de base. Voir PRIEST, *loc. cit.*

<sup>31</sup> RUSSELL Bertrand et WHITEHEAD Alfred North, *Principia Mathematica*, vol. 1, 2e éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1963, p. 38.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 38. Il est intéressant de noter que Russell et Whitehead considèrent que tout tel « fallacy » est également dû à une ambiguïté cachée : « the appearance of contradiction is produced by the presence of some word which has systematic ambiguity of type, such as *truth, falsehood, function, property, class, relation, cardinal, ordinal, name, definition*. [...] the appearance of contradiction is always due to the presence of words embodying a concealed typical ambiguity, and the solution of the

de tels ensembles, ou de propositions comme le paradoxe du menteur reviendrait à contester non seulement la solidité des fondements des mathématiques, mais les principes de base même de la logique classique.

La logique classique repose sur trois principes postulés par Aristote ou dérivés de ses textes et souvent attribués à lui comme des lois nécessaires pour le bon fonctionnement de la raison : le principe d'identité ( $A = A$ ) ; le principe de non-contradiction ( $A$  et non- $A$  ne peuvent jamais être vrais en même temps) ; le principe du tiers exclu (ou bien  $A$  ou bien non- $A$  doit être vrai). Les deux derniers semblent très similaires mais d'un point de vue logique ils ne sont pas interchangeables. Le principe de non-contradiction exclut la possibilité qu'une proposition et son contraire soient vraies en même temps – ce qui serait une contradiction, et un excès de valeurs de vérité (« truth-value glut ») –, tandis que le principe du tiers exclu postule qu'entre une proposition et son contraire, l'une ou l'autre doit toujours être vraie, et il ne peut pas être qu'aucune des deux ne soit vraie – ce qui produirait un manque de valeur de vérité (« truth-value gap »). Lorsque Dällenbach observe que les apories « enfrennent [...] la loi du *tertium non datur*<sup>34</sup> », il affirme que les apories n'ont pas de valeur de vérité : elles ne sont ni vraies ni fausses<sup>35</sup>. Et considérer cela comme une source de « spéciosité » range le critique du côté de la logique classique.

Or, ayant consulté le texte de Beth sur les antinomies, Dällenbach a manqué de très près la découverte d'une nouvelle perspective sur le tiers exclu. Le logicien consacre notamment un autre chapitre à l'intuitionnisme de Brouwer<sup>36</sup>, dont l'une des particularités est justement le rejet du principe aristotélicien du tiers exclu. L'intuitionnisme, né en mathématiques et repris ensuite par la logique, affirme que la proposition «  $A$  ou non- $A$  » n'est vrai que si ou bien  $A$  est prouvable ou bien non- $A$  est prouvable. Mais il peut très bien arriver que l'on n'ait de moyen de prouver aucun des deux, et dans ce cas, défiant le principe du tiers exclu, l'intuitionniste maintient que « ni  $A$  ni non- $A$  » n'est vrai. Cette logique, née dans les années 1920, propose donc un système de pensée non moins solide que celui basé sur les textes d'Aristote mais incluant la possibilité du tiers et dépassant ainsi le cadre classique. D'autres perspectives logiques que celle d'Aristote existaient donc déjà depuis longtemps au moment où Dällenbach écrit.

Si les principes aristotéliciens ont tenu ferme jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, l'intuitionnisme n'était pas le tout premier non plus à les remettre en cause. En 1910 Jan Łukasiewicz s'attaque au principe de non-contradiction, signalant qu'Aristote n'a jamais fourni une preuve logique de sa nécessité et que les raisons qu'il donne pour adhérer à ce principe sont purement pratiques, plutôt qu'inhérentes à la nature de la pensée ou de la réalité<sup>37</sup>. Même si Łukasiewicz lui-même conclut en réaffirmant le principe aristotélicien, sa problématisation

---

apparent contradiction lies in bringing the concealed ambiguity to light » (p. 64-65). L'« ambiguïté » dont il s'agit ici se manifeste lorsqu'on applique à ces contradictions la théorie des types élaborée par les auteurs et qui distingue le niveau objet du niveau métalinguistique de manière à permettre d'éliminer l'autoréférentialité des paradoxes en assignant le référent au niveau objet et le signe qui y réfère au niveau supérieur. Dans « cette phrase est fausse », l'affirmation de la fausseté appartiendrait à un niveau supérieur à celui de « cette phrase ». Ainsi l'« ambiguïté » serait-elle éliminée et le paradoxe disparaîtrait avec l'autoréférence. Cette solution a suscité des réactions critiques et n'est généralement plus acceptée comme une solution viable (ex. autoréférence indirecte pas résolue), mais elle parle éloquemment de l'aversion de la logique à l'égard de tout soupçon d'ambiguïté.

<sup>34</sup> DÄLLENBACH, *op. cit.*, p. 147.

<sup>35</sup> Il est possible que Dällenbach n'utilise pas l'expression dans le sens précis mais dans un sens général, soutenant ainsi qu'il n'y a pas de troisième possibilité, qu'elle soit manque de valeur de vérité ou excès. Cela ne change pas le fait qu'il s'identifie clairement à la perspective de la logique aristotélicienne.

<sup>36</sup> BETH E. W., *Les Fondements logiques de mathématiques*, Paris, Gauthier-Villars, 1950, p. 135-155.

<sup>37</sup> Voir ŁUKASIEWICZ Jan, « On the Principle of Contradiction in Aristotle », *Review of Metaphysics* 25, 1971, p. 485-509, et PRIEST Graham, « To be and not to be—that is the answer. On Aristotle and the Law of Non-Contradiction », *Philosophiegeschichte und Logische Analyse* 1, 1998, p. 91-130.



a ouvert la voie à l'élaboration de nouvelles logiques. Parmi celles-ci, les logiques polyvalentes acceptent l'existence d'autres valeurs de vérité en dehors du choix binaire du « vrai » et du « faux » – leur nombre peut aller de trois jusqu'à l'infini avec la logique floue –, et les logiques paracoherentes, qui rejettent le principe d'explosion<sup>38</sup> et acceptent la possibilité que certaines contradictions soient vraies. Or, en tant que proposition comportant une contradiction inhérente inéliminable, le paradoxe est un objet privilégié pour les logiques paracoherentes.

Le dialethisme est une thèse philosophique dérivée de la logique des paradoxes, l'un des modèles les plus importants au sein des logiques paracoherentes. Elle consiste à soutenir qu'il existe des *dialètheia*, des propositions qui sont à la fois vraies et fausses (le nom vient de *di-* « deux » + *alètheia* « vérité »). Le paradoxe du menteur illustre très bien ce cas de double vérité : il n'y a pas de décision possible entre « vrai » ou « faux », les deux sont valables à la fois comme la conclusion d'un raisonnement sans faille. Cette proposition est vraie et elle est fausse en même temps. Accepter la possibilité que les deux valeurs du vrai et du faux puissent coexister ne veut cependant pas dire que tout se vaille : l'existence de *dialètheias* ne veut pas dire que toutes les phrases soient dialethiques. Les valeurs « pures » de « vrai » et de « faux » sont également préservées pour les propositions qui ne posent pas de problème pour l'évaluation binaire. Graham Priest a élaboré entre autres dans ses ouvrages et articles cités les détails du fonctionnement de cette logique, dont le but est de proposer une alternative complète et opérationnelle à la logique bivalente.

La perspective dialethiste ouvre donc une nouvelle voie pour aborder les paradoxes et s'impose comme un cadre particulièrement approprié à l'appréciation de la mise en abyme aporistique, qui devient sous cet angle une figure de pensée valable et sérieux, plutôt qu'un pur jeu fictionnel. Pour examiner les conséquences de ce changement de perspective sur la lecture de cette structure, je propose un exemple plus explicite que les cas cités par Dällenbach, *L'Exil d'Hortense* (1990) de Jacques Roubaud.

Dans le chapitre 11 de cette parodie postmoderne de roman policier, l'héroïne « exilée » loin de sa ville natale après son mariage avec le prince d'un pays étranger écrit une lettre à ses amies pour leur raconter ses aventures :

Chère Laurie, Chère Carlotta, Chère Ophélie, pour vous expliquer ce qui m'arrive, le mieux est sans doute de vous recopier le récit de mes aventures tel qu'il apparaît dans le livre en train de s'écrire et qui leur est consacré, *L'Exil d'Hortense* ; j'ai souligné et numéroté quelques passages particulièrement importants, au cas où vous n'auriez pas le temps de tout lire<sup>39</sup>.

Et suit effectivement la transcription littérale de quelques extraits des chapitres précédents du texte que nous lisons. Malgré la référence au fait que le roman cité par Hortense est encore en train d'être écrit, le livre est présent comme un objet fini suggérant un roman complet<sup>40</sup>.

---

<sup>38</sup> L'explosion est l'idée que d'une contradiction tout peut être déduit : si une proposition et son contraire peuvent être vraies en même temps, la vérité de n'importe quelle autre proposition peut être prouvée. Accepter la contradiction mènerait donc au chaos total et tout raisonnement mathématique et scientifique deviendrait impossible. Graham Priest montre in *In contradiction*, par contre, que le principe explosion est une addition ultérieure à la logique aristotélicienne qui a été longtemps contesté et qui n'est pas du tout indispensable.

<sup>39</sup> ROUBAUD Jacques, *L'Exil d'Hortense*, Paris, Seghers, coll. « Points », 1990, p. 73.

<sup>40</sup> Il se trouve déjà même dans la bibliothèque, comme on apprend quelques pages auparavant, lors de la visite d'Hortense à la Bibliothèque de la Ville : « Elle leva les yeux du livre qu'elle était venue consulter. Et elle se dit : "Si je lisais autre chose, qui m'intéresse moi, et pas le roman de mes aventures ?" » (*ibid.*, p. 71). Bien que le livre en question puisse être également l'un des deux volumes précédents de ces aventures (*La Belle Hortense*, Paris, Ramsay, 1985 et *L'Enlèvement d'Hortense*, Paris,

L'affirmation de l'incomplétude du livre est donc précédée par une allusion indirecte à sa complétude. En même temps, la coïncidence suggérée entre le moment jusqu'où Hortense lit l'histoire et celui où nous en sommes dans le récit en tant que lecteurs ne fait que réaffirmer l'identité des récits par la simultanéité de l'évolution des « deux » histoires et des « deux » textes. Le paradoxe ensembliste est ainsi assez clairement mis en œuvre dans la structure de ce roman : on a un « objet textuel » – le roman que nous lisons et le monde fictif qu'il décrit et qu'on peut considérer qu'il contient intégralement, puisque ce monde n'est rien d'autre que ce qui est (d)écrit dans le roman<sup>41</sup> – qui contient d'une part une partie d'elle-même redoublée sous forme de citation<sup>42</sup>, et d'autre part, par la mention de son titre et contenu, une référence à l'intégralité de ce même objet textuel et monde fictif qu'il contiendrait également en son intégralité. Selon le principe russellien cité plus haut, cet univers romanesque constitue donc une « totalité illégitime ».

Si l'affirmation de l'identité du contenu et du contenant est bien plus explicite et directe que dans le cas de *Don Quichotte*, l'ambiguïté ne disparaît pour autant pas entièrement. Une lecture « naturalisante » reste possible qui évite le paradoxe de l'auto-enchâssement en maintenant que le livre lu par Hortense n'est absolument pas identique à celui dans lequel elle figure, mais où bien il en est une copie fictive ou bien le livre de Jacques Roubaud porte simplement le titre de cet autre livre dont il parle. Une telle interprétation semble ici résister au jeu proposé par le texte mais reste néanmoins concevable comme une lecture « critique » qui traverse directement les nombreuses couches d'ironie auctoriale et les décode sans se permettre de jouer le jeu, suspendre l'incrédulité et se laisser partir pour une expérience de pensée. La lecture « naturalisante » à elle seule ramène donc le récit dans le cadre de la pensée classique, tout en maintenant les frontières entre fiction et réalité hermétiquement closes et ignorant l'invitation à passer au-delà des limites établies et à réfléchir à ces frontières.

Or, c'est justement autour de la question des frontières que tout se joue – ou plutôt autour *des* questions de frontières. La mise en abyme aporistique réunit notamment deux problématiques de la frontière : celle concernant la frontière ontologique qui distingue réel et fiction d'une part, et celle des limites de la pensée qui sépare le pensable et valable de l'impensable ou inacceptable d'autre part. Premièrement, l'auto-enchâssement embrouille notre vision quant au statut de la distinction entre réel et fiction : il ne semble possible que dans la mesure où l'on maintient cette séparation, puisqu'on a besoin, ou pense avoir besoin de deux niveaux ontologiques pour qu'un monde – supposé exister à un niveau supérieur – puisse en inclure un autre, de niveau supposé inférieur. En même temps, on voit cette hiérarchie s'écrouler et s'enchevêtrer<sup>43</sup> dans le geste même qui l'affirme, avec l'assertion de

---

Ramsay, 1987) la présence du présent volume dans le chapitre qui suit invite à identifier le livre de la bibliothèque avec celui-ci.

<sup>41</sup> On peut ajouter les deux autres romans d'Hortense publiés par Roubaud qui parlent de différentes aventures dans le même univers, mais cela ne change pas le fait que les limites de ce monde correspondent aux limites de ces textes. Cette approche de la complétude du monde fictionnel implique par ailleurs inévitablement une prise de position théorique et philosophique sur laquelle je ne pourrai pas m'attarder. Je renvoie à l'excellente analyse de Ruth RONEN dans *Possible worlds in literary theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 108-143 sur les différentes positions dans le long débat autour de la question de l'incomplétude des mondes et objets fictifs, qui conclut que les mondes fictionnels littéraires parlent pour l'autonomie des mondes fictionnels.

<sup>42</sup> L'auto-citation ouvre l'abyme sur l'infini dans la mesure où elle implique que cette citation est elle-même présente dans le livre cité, et que si Hortense voulait citer le chapitre 11, elle n'en sortirait jamais, puisqu'elle devrait citer la citation qui contient la citation qui contient la citation... et ainsi de suite, à l'infini. Voir DÄLLENBACH, *op. cit.*, p. 145 sur l'impossibilité de réaliser cette structure en littérature d'une manière autre que sous forme d'allusion.

<sup>43</sup> Voir le concept de « tangled hierarchy » de Douglas HOFSTADTER dans son *Gödel, Escher, Bach : an eternal golden braid*, London, Penguin Books, 1979, p. 684-719.

l'identité d'un objet existant dans les deux sphères et établissant ainsi leur continuité. Cette contradiction que génère le passage transgressif a bien été notée dans le cas de la métalepse, à commencer par Gérard Genette lui-même, dès la première conceptualisation du phénomène<sup>44</sup>. Et deuxièmement, l'auto-enchâssement nous présente avec une structure qui se construit devant nos yeux mentaux, mais que la logique dont on se sert dans la vie quotidienne nous interdit de penser : un monde qui se présente comme une totalité mais qui dépasse en même temps cette totalité en incluant une totalité plus large encore, qui est pourtant elle-même.

Dans les deux cas, on est face au problème de la nature paradoxale des frontières et de la pensée qui les aborde. Ce procédé qui consiste à dépasser une frontière marquant la limite déclarée d'une totalité n'est pas unique à la mise en abyme aporistique. Bien au contraire, Graham Priest observe la présence de cette même structure dans une longue tradition de la philosophie occidentale interrogeant les limites de la pensée, de Platon à Derrida :

the limits of thought are boundaries which cannot be crossed, but yet which are crossed. In each of these cases, there is a totality (of all things expressible, describable, etc.) and an appropriate operation that generates an object that is both within and without the totality<sup>45</sup>.

Priest identifie l'inévitable dialètheia dans la structure fondamentale de la pensée des limites et des frontières : il y a une totalité supposée close et un geste qui transcende cette totalité<sup>46</sup>. Dès que les philosophes identifient les limites de la pensée, ils passent outre ces limites par la pensée pour les affirmer, et tout en les affirmant. La structure de la mise en abyme aporistique duplique cette contradiction et se révèle ainsi directement associée à un problème philosophique et à l'histoire de la philosophie occidentale en tant qu'elle est hantée par le spectre de ses propres limites, et limitée par sa propre interdiction dans toute tentative de faire face à ce phénomène. Mais dans cette perspective, il ne s'agit donc plus d'une totalité illégitime, mais au contraire d'une totalité qui remet en question les limites de légitimité prescrites par la logique classique et les repousse.

Le fait que le dialethéisme permette de réconcilier des perspectives inconciliables selon la logique bivalente signifie également que l'ambiguïté pourra déployer son pouvoir de donner lieu à deux lignes de lecture diamétralement opposées. Cette logique nous autorise à penser les deux à la fois, reconnaissant toute la gamme des potentialités sémantiques du texte, en tant que mise en abyme aporistique et en tant que fiction contenant un objet fictionnel dont le titre donne le titre du livre que nous lisons. Si Scheffler s'inquiétait du potentiel de l'ambiguïté de signification de donner lieu à des interprétations contradictoires, voici cette contradiction acceptée et affirmée dans l'approche dialethéiste.

Pour compléter l'image vertigineuse de cet abyme, rappelons les deux autres (quasi-)paradoxes qui viennent s'y ajouter. D'une part, on a vu chez Dällenbach que le paradoxe exerce une certaine force d'attraction qui fait qu'un presque-paradoxe peut être facilement perçu comme paradoxe. Ce spectre bizarre de la pensée disparaît donc dès qu'on accepte son existence mais nous fait croire à sa présence sans y être vraiment lorsqu'on approche un endroit où il *pourrait* être.

<sup>44</sup> « Tout ces jeux manifestent par l'intensité de leurs effets l'importance de la limite qu'ils s'ingénient à franchir ». GENETTE Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 245. Cela vaut en particulier pour la métalepse ontologique, une précision terminologique introduite ensuite par Marie-Laure RYAN. « Metaleptic Machines », in *Avatars of Story* Minnesota, Minneapolis University Press, 2006, p. 204-30, 246-48.

<sup>45</sup> PRIEST Graham, *Beyond the limits of thought*, Oxford, Clarendon Press, 2002, p. 3-4.

<sup>46</sup> Il appelle cela « Inclosure Schema », jouant sur l'ambiguïté du préfixe « in- » entre inclusion et négation, ajoutée à « clôture ».

D'autre part, il est à noter qu'en recevant droit de cité dans la logique, les paradoxes (paradoxalement) cessent d'être *para-doxa* : ils ne sont plus au-delà des limites des vérités acceptées dans le nouveau paradigme de pensée. En élargissant le domaine de l'acceptable et du valable, on aura accueilli en son sein ce qui était auparavant hors la loi. Le pouvoir subversif du paradoxe aurait ainsi atteint son but supposé, les frontières de la pensée qu'il questionnait étant désormais repoussées. La subversion cesserait ainsi d'en être une, avec le nouveau régime en place. La question, du point de vue de la littérature serait alors de savoir ce que cela implique pour ces œuvres dont l'intérêt premier était fortement lié à la transgression, à leur caractère rebelle. Il semblerait qu'une fois la question des paradoxes réglée, la transgression simplement acceptée, elles perdent beaucoup de leur pouvoir d'attraction.

Mais *accepter* le fait que les contradictions aient leur place dans la pensée n'amène pas automatiquement une facilité de les *penser*. L'interdiction est trop bien établie, la culture occidentale nous a trop bien conditionnés contre cette idée et nous n'en sortirons pas d'un jour à l'autre – même si en fait on s'en sert déjà très souvent de manière implicite dans la vie des tous les jours. Avant donc d'en arriver au point de pouvoir officiellement ne plus y trouver rien de transgressif – peut-être comme on a fini par s'habituer aux effets spéciaux au cinéma – et de n'avoir plus « que » la qualité esthétique à admirer dans ces œuvres, il nous reste du chemin à faire. Deuxièmement, la dynamique inhérente au paradoxe ne disparaît pas avec l'acceptation et fait que la « structure » qu'il constitue reste infiniment dans un état instable – stable en son instabilité – sans laisser son sens figer. Et dans ce sens, le paradoxe et toute œuvre qu'il génère reste infiniment en cours d'émerger et de disparaître en même temps, sans jamais vraiment *être*, toujours en train de (se) passer.

## Bibliographie

- BAL Mieke, « Mise en abyme et iconicité », *Littérature*, n° 29, 1978, p. 116-128.
- BETH E. W., *Les Fondements logiques de mathématiques*, Paris, Gauthier-Villars, 1950.
- CLARK Herbert H. et CLARK Eve V., *Psychology and language : an introduction to psycholinguistics*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1977.
- DÄLLENBACH Lucien, *Le Récit spéculaire. Essai sur la mise en abyme*, Paris, Seuil, 1977.
- FREGE Gottlob, *Begriffsschrift, eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens*, Halle, Louis Nebert, 1879.
- DERRIDA Jacques, *Apories*, Paris, Galilée, 1996.
- DERRIDA Jacques, « Ousia et grammè : note sur une note de *Sein und Zeit* », in *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, p. 31-78.
- DERRIDA Jacques, *Parages*, Paris, Galilée, 1986.
- FREGE Gottlob, « Über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, n° 100, 1892.
- GENETTE Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.
- GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1987.
- GODART-WENDLING, Béatrice, *La Vérité et le menteur. Les paradoxes sui-falsificateurs et la sémantique des langues naturelles*, Paris, Editions du CNRS, 1990.
- HOFSTADTER Douglas, *Gödel, Escher, Bach : an eternal golden braid*, London, Penguin Books, 1979.
- LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Quadrige/PUF, 1988 [1926].
- ŁUKASIEWICZ Jan, « On the Principle of Contradiction in Aristotle », *Review of Metaphysics* 25, 1971, p. 485-509.
- MACNAMARA John, « Logic and Cognition », in John MACNAMARA et Gonzalo E. REYES (dir.), *The logical foundations of cognition*, 1994.

- PRIEST Graham, *Beyond the limits of thought*, Oxford, Clarendon Press, 2002.
- PRIEST Graham, *In contradiction. A study of the transconsistent*, 2e éd. revue et augmentée, Oxford, Clarendon Press, 2006.
- PRIEST Graham, « To be and not to be—that is the answer. On Aristotle and the Law of Non-Contradiction », *Philosophiegeschichte und Logische Analyse* 1, 1998, p. 91-130.
- RON Moshe, « The restricted abyss : nine problems in the theory of mise en abyme », *Poetics Today*, vol. 8, n° 2, 1987, p. 417-438.
- RONEN Ruth, *Possible worlds in literary theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- ROUBAUD Jacques, *La Belle Hortense*, Paris, Ramsay, 1985.
- ROUBAUD Jacques, *L'Enlèvement d'Hortense*, Paris, Ramsay, 1987.
- ROUBAUD Jacques, *L'Exil d'Hortense*, Paris, Seghers, coll. « Points », 1990.
- RUSSELL Bertrand et WHITEHEAD Alfred North, *Principia Mathematica*, vol. 1, 2e éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- RYAN Marie-Laure, « Metaleptic Machines », in *Avatars of Story* Minnesota, Minneapolis University Press, 2006, p. 204-30, 246-48.
- SCHEFFLER Israel, *Beyond the letter: a philosophical inquiry into ambiguity, vagueness, and metaphor in language*, London, Routledge and Kegan Paul, 1979.
- WINKLER, Susanne (dir.), *Ambiguity : language and communication*, New York, De Gruyter, 2015.